TEMPERATURE

Du 23 juillet 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel. Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	82	28
Midi.....	90	32
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	90	32

LE BANQUET FRANCO-ANGLAIS DE L'ARBITRAGE.

L'œuvre de rapprochement, de pacification, nous pourrions presque dire de fraternisation, entre les deux ennemis séculaires—la France et l'Angleterre—œuvre si heureusement commencée par Edouard VII, se poursuit sur les bords de la Tamise avec plus de bonheur encore que sur les bords de la Seine.

Ce ne sont plus seulement les deux chefs d'Etat qui se réunissent et se serrent la main, mais les hommes publics des deux pays, les représentants de ce que l'on pourrait appeler la France politique et l'Angleterre politique.

Nous venons d'assister par la pensée avec un indicible plaisir à un banquet où se trouvaient attablés les membres du Parlement français et ceux de la Chambre des Communes. Et pour mieux accentuer le sentiment qui les réunissait tous, le chef du cabinet anglais, M. Balfour, le secrétaire des colonies, M. Chamberlain, et plusieurs chefs de parti avaient voulu prendre une part active à cette fête internationale. C'est sous les auspices de la plus noble, de la plus pacificatrice des institutions que tous ces hommes d'Etat se réunissaient et s'embrassaient, sous les auspices de l'arbitrage international.

Plus que jamais il devient évident que les gouvernements, comme les peuples, veulent en finir avec les querelles mesquines et égoïstes qui les divisent et les ruinent.

Que de centaines de millions dépensés pour faire des guerres qui n'ont d'autres résultats que d'éloigner les nations les unes des autres, au lieu de les rapprocher! Quand un différend surgit entre deux pays dont le premier besoin est de vivre en paix, ne vaudrait-il pas mieux qu'ils s'entendissent pour régler l'affaire à l'amiable, que d'en confier l'issue à l'aveugle fortune des armes qui ne résout rien en définitive, et dont les arrêts blessent toujours la justice et font honte à l'humanité.

Un grand pas vient d'être fait en ce sens des deux côtés de l'Atlantique. Espérons qu'il sera suivi de bien d'autres plus heureux encore, et que nous en aurons bientôt fini avec l'odieux régime qui nous gouverne.

On ne peut qu'applaudir chaleureusement au noble sentiment qui animait les hommes d'Etat réunis à Londres au banquet de l'arbitrage, et qui n'est, en définitive, que l'écho du sentiment qui anime depuis longtemps le gouvernement et la population des Etats-Unis.

L'Imbroglio Russo-Japonais.

De toutes les puissances qui ont maintenant de gros intérêts engagés dans l'imbroglio oriental, deux seules sont animées d'ambitions territoriales — la Russie et le Japon.

Les autres, la Grande-Bretagne, la République Française, l'Union Américaine n'y ont guère que des intérêts commerciaux à protéger et à défendre, et si elles manifestent parfois quelques velléité de conquêtes, c'est moins pour l'agrandir que pour conserver ce qu'elles possèdent déjà et étendre le plus possible leur commerce.

C'est donc entre les deux Empires de Russie et du Japon qu'est engagée la lutte réelle. Le terrain est bien connu—la Chine, territoire vaste entre tous et le plus peuplé qu'il y ait au monde. On ne saurait contester aux Chinois leur qualité de peuple de travailleurs, doués d'une grande endurance. Il est donc à croire qu'il prendra une part active à cette bataille, avec d'autant plus de raison qu'il en est le principal enjeu. Il n'en est rien pourtant. Il est si arriéré, si routinier, si rétrograde, en principe comme en fait, qu'il est complètement frappé d'impuissance et qu'il ne sait ni ne peut avancer ou reculer.

Dans de pareilles conditions, il va rester forcément spectateur dans une lutte dont il est le prix. Les deux adversaires semblent être à peu près de même force et l'on sait ce que peut la Russie. C'est une puissance formidable qui a déjà de grandes victoires à son actif dans des guerres engagées avec de célèbres armées d'Europe.

Le Japon, au contraire, n'a jamais croisé le fer avec une nation occidentale, mais si vieux qu'il soit il vient de retrouver une seconde jeunesse, une énergie dont on ne le croyait pas capable. Il passe pour être le plus faible et c'est lui qui attaque.

L'établissement de la liberté du commerce en Chine, est comme on le sait la cause de tous troubles qui agitent en ce moment le monde politique.

La Russie, qui grâce à ses habilités politiques et aux services qu'elle a rendus à la Chine en a obtenu des privilèges commerciaux considérables, tient à les conserver précieusement et à maintenir fermés au commerce libre le plus grand nombre possible de ports de la Mandchourie.

Mais vaincue par les réclamations des puissances, elle a fini par céder, par admettre l'ouverture d'un assez grand nombre de ports pour satisfaire les exigences des Etats qui réclamaient et l'on se croyait à la veille du rétablissement d'une paix, sinon provisoire, dans la Mandchourie. Mais, avec sa pétulance ordinaire, le Japon proteste. Il trouve insuffisantes les concessions obtenues; il en demande d'autres, appuyant sa réclamation d'une menace de démonstration navale formidable, et voilà la guerre allumée de nouveau entre les deux Empires.

Il est possible que le Japon ait raison; il a découvert le côté faible de la politique russe—le manque d'argent, qui ne lui permet pas de poursuivre à fond les desseins qu'elle médite et il espère qu'en insistant davantage il obtiendra ce qu'il désire.

Il reste à savoir si le gouvernement du Tsar se laissera intimider et consentira à ouvrir au commerce des ports que ses intérêts les plus évidents lui ordonnent de maintenir fermés.

Toute la question en est là; elle intéresse vivement toutes les nations mercantiles, à commencer par les Etats-Unis, dont les exportations dans l'Extrême Orient sont très considérables et forment une grande partie de leurs revenus.

Il est donc à espérer que l'Union américaine et les autres puissances s'entendront pour intervenir et imposer un compromis qui satisfasse, tant bien que mal, tous les intéressés.

LE BOURREAU DE SAKHALIN.

M. Dorochevitch, l'écrivain russe qui a étudié à fond les enfers de Sibérie et de Sakhalin, raconte qu'il possède le "knout" du célèbre bourreau Kimleff, de Sakhalin.

"Aux mains de Kimleff, c'était un instrument d'art. L'œil le plus exercé était incapable de reconnaître si le coup était vrai ou simulé. On lui a demandé avec combien de coups de fouet il pouvait tuer un homme.

"—Avec deux, répondit-il. Et il ajouta, après une minute de réflexion: "Je me chargerais même de briser la colonne vertébrale d'un seul coup."

"Il tint d'ailleurs à me montrer son savoir-faire au point de vue des coups dits "de peau". Je mis sur le banc mou gros calepin. Un sifflement, un coup et le cahier était déchiré, feuille par feuille, en mille morceaux.

"—Mettez y votre main, me dit-il ensuite.

"Je le fis, non sans éprouver une véritable terreur.

"Le même coup sifflant et—à travers le gant—je sentis comme une caresse de doigts de femme.

"Là-dessus Kimleff me lança un regard triomphant.

"—Impossible à contrefaire: nous travaillons ce coup-là sur des poupées.

"Comme je lui demandais si cette horrible torture ne devait pas être abolie sous peu, il devint sombre, me regarda, fit le signe de la croix et dit:

"—Que Dieu le veuille!

"Ce n'est pas Tolstoï, c'est le bourreau qui exprimait ce vœu."

LES APPRECIATIONS D'UN ANGLAIS.

Le lendemain du jour où Edouard VII quitta Paris, le directeur du "Temps" reçut, d'un Anglais qui donnait son nom et son adresse,—et pourquoi ne pas le publier: il s'appelle Carroll, 13, Buck street, Piccadilly—la lettre suivante:

"Je suis, monsieur, tout simplement, un homme de la rue, "comme nous disons en Angleterre. Mais, comme tel, il faut "que je vous écrive pour vous "dire ce que je pense de la réception que Paris a faite à notre souverain bien-aimé.

"Paris! la reine des cités, la "plus belle, la plus délicieuse, "le centre des arts, de la littérature et de toute l'histoire contemporaine!

"J'ai pris un train de plaisir "pour la visiter et jamais je n'ai "mieux dépensé mon argent.

"Pouvait-on voir rien de plus "charmant que le retour des "courses du bois de Boulogne, "où fut notre roi, rien de plus "merveilleux que la décoration "de la place de l'Opéra, la nuit "du gala. Mais "votre foule" "parisienne, voilà encore ce que "j'ai vu de plus admirable.

"Monsieur, je suis un "jingo," un impérialiste, je me "suis engagé pendant la guerre "du Transvaal. J'aime ma patrie profondément, mais Paris "m'a conquis. Non pas tant "cette ville si belle que le peuple qui l'habite.

"J'ai pourtant tenu à regarder le pire côté des choses. Je "me suis fait un devoir de lire "certains journaux nationalistes. Les sentiments qu'ils "exprimaient me navraient. "Mais je n'avais qu'à sortir dans "la rue pour trouver la vérité.

"Aucune ville, aucun peuple, "dans tout l'univers, ne pouvait "mieux se conduire à l'égard "d'Edouard VII, roi d'Angleterre.

"Comme l'un de ses plus "humbles sujets je vous écris "pour remercier le peuple de "Paris.

"Puisse Dieu bénir votre "grand et glorieux pays. Comme le phénix, il est ressuscité "des cendres de la défaite pour "atteindre des destinées plus "grandes et plus belles. La "France est nécessaire à l'univers, et qu'elle puisse à jamais "prospérer est le cordial désir "de l'Anglais que je suis."

REPORTAGE RUSSE

Mort à la recherche du moyen de mettre fin à la guerre.

Il y a quelques jours, un savant russe, M. Filippov, docteur en philosophie, directeur de la "Revue scientifique" qui se publie à Moscou, fut trouvé mort dans son laboratoire. Il était âgé de quarante cinq ans. On crut d'abord qu'il avait succombé à un anévrisme, mais une lettre que le savant a envoyée à un journal de Moscou, la veille même de sa mort, ferait supposer que M. Filippov a été victime d'un toxique qu'il employait pour des expériences à la recherche d'une invention qui rende la guerre impraticable.

Voici cette lettre, curieuse à plus d'un point de vue; d'abord parce qu'elle révèle l'élévation de pensée du savant russe, et ensuite parce qu'elle est éminemment suggestive pour tous ceux que préoccupe la question de la paix:

"Encore tout jeune, j'ai lu dans l'"Histoire de la civilisation" de Buckle, que l'invention de la poudre a rendu les guerres moins meurtrières. Dès cette époque, j'ai été hanté par l'idée qu'on pourrait découvrir quelque chose qui rendrait la guerre impraticable.

"Je viens de faire une découverte dont l'application selon moi atteindrait ce résultat. J'ai inventé le moyen de transmettre par l'électricité à une distance considérable les ondes de l'explosion.

"D'après ma méthode l'on pourrait opérer cette transmission à plusieurs milliers de kilomètres, de telle sorte qu'une explosion préparée à Saint Pétersbourg pourrait avoir son effet à Constantinople.

"J'ajouterai que le moyen est d'une simplicité et d'un bon marché étonnant.

"Comme avec cette tactique la guerre devient une folie, les peuples seront obligés d'y renoncer complètement. Je publierai les détails de mon invention, cet automne, dans un mémoire adressé à l'Académie des sciences de Saint Pétersbourg.

"Je suis obligé d'être très prudent et, pour cette raison, très lent dans mes expériences parce que je dois manipuler des substances fort dangereuses, les unes éminemment explosibles et les autres très toxiques."

Sur la table de travail de M. Filippov, on a trouvé des notes qui indiquent qu'il était en train de manipuler de l'acide prussique anhydre, et il est probable que sa mort a résulté de l'emploi de ce terrible poison.

Le savant russe a-t-il emporté avec lui dans sa tombe le secret de sa découverte, ou le mémoire qu'il a annoncé est-il déjà assez avancé pour le dévoiler, nul ne peut encore le dire. Il est certain que tous les amis de la paix et tous les savants déploreront, avec le monde intellectuel russe, la mort prématurée de cette victime d'une tragique revanche de la guerre.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Hier s'est terminée la série des représentations de "The Girl from Paris".

Ce soir, première de la reprise de l'"Ile de Champagne, par la troupe Olympia, et l'on peut compter sur un très vif succès. La pièce est connue, aimée et l'on sait avec qu'elle verve elle est enlevée par les membres de la troupe qui fait actuellement la fortune du Parc Athlétique. Inutile d'ajouter qu'il y aura foule. Il en sera de même vendredi et samedi. Trinquons donc au succès de l'Ile de Champagne.

WEST END.

Les chants de miss Seymonds, les merveilles de légèreté et d'adresse de Bryan et Nadine et surtout les brillantes exécutions de l'orchestre Vexzey, telles sont les principales attractions de cette semaine au West End, qui est devenu le rendez vous de notre population, tous les soirs à partir de six heures.

La Soufrière en éruption.

Presse Associée.

Kingston, St-Vincent, 23 juillet—Le volcan de la Soufrière est légèrement agité depuis le 19 juillet.

Il lance d'une façon intermittente des vapeurs chargés d'électricité.

Un violent tremblement de terre accompagné de craquements souterrains s'est produit mardi à une heure 40 du matin. Il a ébranlé les maisons et jeté la consternation parmi les habitants de Kingstown, qui craignaient qu'un désastreux phénomène ne vint à suivre ce tremblement de terre semblable à celui du 17 juillet 1902 qui précéda l'éruption du 3 septembre 1902.

Les Vanderbilt en Prusse.

Presse Associée.

Berlin, Allemagne, 23 juillet—M. et Mme Cornélius Vanderbilt sont arrivés aujourd'hui à Dantzig, Prusse, en compagnie du conseiller commercial Guillaume, de Cologne, à bord de leur yacht North Star.

Cette visite est faite à l'instance de l'empereur Guillaume, qui a donné au gouverneur provincial et au commandant du port l'instruction de faire l'accueil convenable à M. et Mme Vanderbilt.

Après avoir déjeuné avec ces fonctionnaires à terre M. Vanderbilt s'est rendu par chemin de fer au château de Marienbad, qui fut autrefois le siège des chevaliers de St Jean.

DEUX LETTRES

Relatives à la mort et aux funérailles du Pape.

Monseigneur J. M. Laval, vicaire-général et administrateur de notre Diocèse, nous communique la lettre de faire-part qu'on lira ci-dessous et que la Presse Associée nous avait transmise le jour même de la mort du Saint-Père.

Cette lettre est arrivée ce matin seulement en ville. L'auteur y recommande que des prières publiques et privées soient dites pour le repos de la belle âme qui vient de quitter cette terre.

La recommandation a été devancée, comme on le verra, par une lettre signée de l'évêque Rouxel et du vicaire général Laval donnant quelques instructions au clergé quant aux cérémonies qui doivent précéder les funérailles de l'illustre mort.

Délégation Apostolique,
Etats-Unis d'Amérique.

Washington, D. C., 20 juillet 1903.

Votre Eminence.

Il m'incombe le douloureux devoir de vous faire part de la mort de Notre Très Saint Père, le Pape, survenue aujourd'hui.

L'auguste Pontife a été un merveilleux sujet à connaître, à admirer pour la fermeté de son caractère, la douceur de son cœur, sa piété et sa chrétienne fortitude, qualités qui lui ont gagné le respect du monde entier. Léon XIII est mort: en lui le monde perd un lettré éminent, un homme d'Etat distingué, un ami et un protecteur du Droit et de la Justice: un homme dont le pouvoir dont il était revêtu s'est exercé pour l'amélioration de la Société et d'une façon qui lui a valu l'admiration universelle. La mort de Léon XIII est déplorée par tous sans distinction de nationalités ou de croyances religieuses.

Néanmoins, pour nous catholiques, la perte est plus douloureuse et conséquemment est ressentie plus vivement. En Léon XIII, nous avons non seulement perdu un lettré, un homme d'Etat, un philanthrope, mais encore un père spirituel, le pasteur suprême de notre Eglise, qui durant son long pontificat, a veillé avec une incessante sollicitude sur notre bonheur spirituel et ne s'est épargné aucun effort pour donner le plus d'extension possible au royaume de son Divin Maître. Le règne de Léon XIII nous rappelle les plus beaux jours de la Papauté. Sa noble figure s'est gagnée une des places les plus glorieuses de l'histoire.

Tandis que nous nous inclinons révérencieusement devant les restes de notre Auguste Pontife et déplorons l'immense perte que sa mort cause à l'Eglise, que des prières publiques et particulières soient dites dans tout le diocèse et dans toutes les paroisses pour l'éternel repos de cette belle âme. Quant aux prières publiques, votre Eminence peut désigner celles que lui inspirera sa piété.

Avec des sentiments de la plus haute estime et du plus profond respect je demeure votre dévoué serviteur en le Christ.

D. FALCONIO,
Délégué Apostolique.

Nouvelle-Orléans, ce 23 juillet 1903.

Révérend et Cher Père:

Bien que vous eussiez déjà appris par la voie de la Presse, la perte irréparable que l'Univers Catholique a éprouvée par la mort de notre très illustre Pontife, Léon XIII, et que nous nous fussions empressés d'inviter, dès le premier jour, les fidèles de l'Archidiocèse à prier pour le repos de cette âme si chère, nous avons cru convenable et nécessaire d'écrire à chacun de vous, aujourd'hui, et de vous demander, au nom de notre vénéré Archevêque absent, de vouloir bien honorer la mémoire de notre suprême Pasteur, en vous conformant aux instructions suivantes:

I. Messieurs les Curés feront sonner le glas des morts à l'heure de l'angélus, le matin, à midi et le soir, tous les jours jusqu'au jour des funérailles de notre vénérable Pontife.

II. Un service solennel de Requiem sera offert dans chaque église pour le repos de son âme dans la première ou deuxième semaine qui suivra la réception de cette lettre.

III. En signe de notre deuil, l'intérieur de chaque église sera tendu de noir jusqu'au jour des funérailles de l'illustre Défunt, et la porte principale de chaque église gardera, pendant un mois, les signes de ce deuil universel.

IV. L'oraison: "Pro Summo Pontifice eligendo" sera dite à toutes les messes, jusqu'à l'élection du nouveau Pontife.

Un service solennel de Requiem aura lieu à la Cathédrale le jeudi 30 juillet, à 10 heures. Messieurs les Curés et les fidèles de l'Archidiocèse sont respectueusement priés d'y assister.

G. A. ROUXEL,
Ev. Aux. V. G. Adm.
J. M. LAVAL,
V. G. Adm.

Lancement du cuirassé anglais Edouard VII.

Presse Associée.

Le nouveau cuirassé anglais Edouard VII, le plus grand du monde, a été lancé ce soir à Davenport par la princesse de Galles.

Le prince de Galles et les lords de l'amirauté ont assisté au lancement.

La construction du navire coûte $7,500,000.

L'Edouard VII est un bâtiment de 16,350 tonneaux de déplacement, soit 350 tonneaux de plus que le Louisiana construit actuellement à New York. Il a 425 pieds de long et 78 pieds de large, avec un tirant d'eau de 26 pieds 3¼. Ses machines développeront 19,000 chevaux. La cuirasse en acier Krupp a une épaisseur variant de huit à douze pouces et demi. Son armement comprendra 4 canons de 12 pouces, 4 canons de 9 pouces, 10 canons de 6 pouces et 24 canons du petit calibre. Il sera muni de deux tubes lance-torpilles.

La visite de Lord Roberts aux Etats-Unis.

Presse Associée.

Londres, 23 juillet—La nouvelle câblée aux Etats Unis de l'opposition du cabinet anglais à la visite projetée de Lord Roberts aux Etats-Unis est aussi exacte que la nouvelle originale de la décision de Lord Roberts de faire cette visite.

La vérité est que l'affaire est toujours indéterminée. Lord Roberts a dit et dit encore qu'il visitera les Etats-Unis en automne si son service le lui permet.

Les Elks à Baltimore.

Presse Associée.

Baltimore, 23 juillet—12,000 Elks assistant à la réunion annuelle de leur Ordre ont pris part aujourd'hui à un festin de crabes à Tolchester Beach, qui leur avait été préparé par la loge locale.

Mort de Frederick W. Holls.

Presse Associée.

New York, 23 juillet—Frederick W. Holls, secrétaire de la délégation américaine à la conférence de paix de la Haye et plus récemment membre de la cour internationale, est mort subitement aujourd'hui à sa résidence à Yonkers.

George Frederick W. Holls était né à Zeisenopie, Pie, le 1er juillet 1857, avait gradué au collège Columbia en 1878.

Il avait étudié aussi à l'Université de Leipsic. Il fut un délégué libre à la convention constitutionnelle de New York en 1894. Il laisse de nombreux livres, entre autres une histoire de la conférence de paix à La Haye. Il fit de nombreuses conférences et des essais sur des sujets politiques.

Le Dr Holls a succombé à une maladie de cœur.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No. 27 Commencé le 24 juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

PREMIÈRE PARTIE

PILAGE.

XVI

Suite.

— Parfaitement! s'écria ce fonctionnaire. Vous savez que ma profession consiste à observer les voyageurs. Eh bien! J'ai vu un homme correspondant au signalement que vous me fournissez.... Il tenait dans ses bras une petite fille qui était souffrante et qu'il avait enveloppée dans une couverture. Une dame compatissante s'est approchée de lui et a demandé:

"—Votre enfant est malade, monsieur?"

Il a répondu:

"—Oui, je crois qu'elle a pris froid".

La dame a continué:

"Vous allez loin?"

Il a répliqué:

"—A Anvers....Mais je vais peut être m'arrêter en route, si ma fillette ne va pas mieux, pour la faire soigner."

Pinson exhiba les photographies.

Le commissaire reconnu immédiatement celle de l'enfant.

—En voiture! messieurs les voyageurs!

Honoré remonta dans son wagon et ferma les yeux, en homme insensible aux paysages belges qui se déroulaient assez uniformément d'ailleurs aux deux portières.

Le fin limier avait l'air de sommeiller, mais, les deux paupières closes, il se posait une série de problèmes.

D'abord Georges Davenesle avait très bien pu prendre son billet et celui de sa fille pour Anvers, et user de l'expédient bien connu des malfaiteurs qui descendent à une station précédente.

Ensuite, l'indisposition de la petite fille, survenue en cours de route, pouvait obliger, comme il l'avait prévu lui-même, le fugitif à s'arrêter chemin.

Où Davenesle avait-il pu trouver le plus rapidement des médecins et des médicaments qui lui offrissent des garanties sérieuses?

A Bruxelles, évidemment.

Ce qui déconcertait Honoré Pinson, c'était l'absence du moindre indice concernant Mme Davenesle.

Elle ne voyageait pas avec son mari et sa fille.....Sans cela, c'est la mère qui aurait tenu l'enfant dans ses bras.

Fallait-il admettre que Mme Davenesle s'était chargée, à l'instigation de son mari, d'aller chercher la somme volée à l'endroit où celui ci l'avait vraisemblablement cachée?

Cette explication eût légitimé dans une certaine mesure l'absence de la mère de Denise.

Si cette hypothèse était juste, la partie entamée par le policier n'était nullement compromise.

Davenesle, obligé d'attendre sa femme, devait avoir forcément perdu du temps, et Pinson profiterait du retard.

Le train arriva à Bruxelles, l'arrêt n'était que de quelques minutes.

Pinson se démena tant et si bien que sa bonne étoile de policier aidant le hasard, au moment où les employés le sommaient de regagner son wagon, il découvrit un homme d'équipe qui le renseigna.

Celui ci répliqua, avec un accent marollien difficile à reproduire, que l'avant veille, il avait "aidaye" un monsieur qui avait une petite fille malade, "pour une fois", à descendre de wagon avec ses bagages qu'il avait "portoyés" jusqu'à une voiture, —même que c'était le cocher Jefké, "savez-vous", qui avait pris les voyageurs....

Le visage d'Honoré Pinson s'irradia.

Le train pouvait partir sans lui. Il descendrait à Bruxelles, comme l'avait fait Davenesle.

Retrouver le cocher Jefké n'offrit aucune difficulté, grâce à l'obligeant Marollien. Ces gens là sont toujours un peu compères et compagnons.

Le policier apprit de lui que le fugitif et sa fille étaient descendues au Grand Hôtel.

Tout se tournait contre le malheureux Davenesle.

Allait-il retomber entre les mains de la justice?....

Honoré Pinson arriva bientôt au boulevard Anspach, et pénétra dans le bureau du Grand-Hôtel.

Il y était connu.

Ses fonctions l'y appelaient plusieurs fois par an.

La clientèle de cet établissement est généralement choisie et élégante. Mais les malfaiteurs qui quittent la France à destination de la Belgique ne résistent pas toujours au désir de se reposer de leurs émotions à Bruxelles, en attendant qu'ils puissent gagner un port de mer.

Alors, suivant leurs conditions sociales, les uns choisissent des hôtels de marque, d'autres se rabattent sur des établissements plus modestes: les simples "quartiers" garnis et les bouges ont, eux aussi, de ce fait, leur contingent accidentel.

Pinson avait opéré dans tous ces milieux.

Il connaissait aussi bien la ville que ses faubourgs: Schaerbeck, Molenbeck, Etterbeck, et autres "beck", sans compter Ixelles, Saint Josse ten-Noode, Laeken, Anderlecht, Koekelberg et Saint-Gilles.

On accueillit donc l'inspecteur comme une vieille connaissance, et on lui demanda très aimablement quel crime sensationnel l'amenait à Bruxelles.

Il s'expliqua confidentiellement avec le gérant de hôtel qui lui répondit avec beaucoup de bonne grâce:

—Nous avons eu un voyageur qui a inscrit, sur les registres de police, le nom de Gustave Darmont.... Il avait avec lui une petite fille malade.

—C'est mon homme! interompit l'inspecteur triomphant. Vite! indiquez moi sa chambre!

—Celle qu'il occupait?

—Ah!....Parti?

—Il n'a passé qu'une nuit chez nous.

—Malgré l'état de sa fille?

—Le médecin est venu. Une garde s'est installée au chevet de l'enfant. Les soins ont sans doute été efficaces.

—Quel est ce médecin?..... Où demeure cette garde?

—Le médecin s'appelle Coypels; il demeure 14, rue des Eperonniers....La garde nous est inconnue, elle est partie avec le père et l'enfant.

—Je vais voir ce docteur.

—Alors, ce Darmont serait le gaillard que vous recherchez?

—Evidemment....Dans Gustave Darmont, vous retrouvez les initiales qui m'intéressent: G. D....C'est élémentaire! On les choisit généralement ainsi à cause de la marque du linge, et pour ne pas donner l'éveil aux indiscrets....Georges Davenesle!....C'est bien lui....Il reste à savoir dans quelle direction il a pris son vol.

—Voyons au bureau des tickets.

Le Grand-Hôtel, comme beaucoup d'établissements de premier ordre, compte parmi ses annexes directes un office où tout voyageur peut prendre son billet et faire enrégistrer ses bagages pour n'importe quelle destination.

Le préposé qui avait remarqué "M. Darmont" et sa fille, à cause de la maladie de celle-ci, apprit à Pinson que le voyageur était parti le mercredi à quatre heures.

—Pour Anvers! fit Pinson.

—Pour Charleroi! rectifia l'homme.

—Charleroi! répéta l'agent abasourdi.

—Oui, monsieur!

—Vous en êtes sûr?

—Absolument.

Le policier était désarçonné.

Cependant, au milieu des idées contradictoires qui s'entrechoquaient dans sa cervelle, il ressortait ceci:

Charleroi était imprévu, soit!....Mais ce qui était certain, c'est que Georges Davenesle ne s'était pas embarqué tout de suite.

Il ne devait donc pas encore avoir quitté la Belgique.

Le gérant fit appeler le garçon qui avait servi son voyageur.

Pinson apprit que celui-ci avait envoyé une dépêche et qu'il en avait reçu une.

L'agent ne fit qu'un saut jusqu'au bureau de télégraphe, toujours situé dans les dépendances de l'hôtel.

Il déclina ses qualités, fit connaître l'objet de sa mission, et demanda à qui Georges Davenesle avait télégraphié.

Mais Honoré Pinson se heurta à un employé aussi muet qu'irréductible. Le Belge se retrancha derrière le secret professionnel